

1- Une aventure dans le langage :

Il est usuel qu'un texte narratif qui "met en scène" des personnages ait largement recours au discours rapporté dans ses différentes modalités. Ce texte de Colette en use largement, et exclusivement sous la forme du discours direct. Il donne donc à entendre sensiblement les propos des personnages, à les faire sonner aux oreilles du lecteur, sans atténuer leur effet comme ce serait le cas si on les intégrait d'une manière ou d'une autre au narratif. Ce discours direct est littéralement disséminé sur l'ensemble du texte, et la partie centrale, la plus "dramatique" (la confrontation avec la mère) est, à peu de chose près, un récit de paroles: quand la narration tente de reprendre (26-29) elle est comme trouée par des fragments de discours direct qui surgissent au coeur de la phrase, porteurs d'une norme qui vient briser le monde enfantin: ("bon sens", "appeler les choses par leur nom"). On retrouve ensuite ce discours injonctif dans la seconde moitié du texte ("un presbytère, voyons..." , "Naturellement.. Ferme ta bouche.." , "Veux-tu prendre l'habitude..." , effractions répétées de l'imaginaire poétique de l'enfant. Le même procédé d'écriture est à l'oeuvre dans le premier mouvement du texte avec les multiples occurrences du mot "presbytère", mais avec un tout autre effet; ce désordre énonciatif est à l'image du bonheur et de la liberté qu'éprouve l'enfant à jouer avec le mot selon sa fantaisie. On peut enfin intégrer à cette dimension aventureuse du texte l'emploi généralisé des points de suspension, aussi bien dans le discours rapporté que dans les parties narratives. Ce procédé crée une incertitude, une hésitation, ouvre la perspective d'un non-dit ou d'un autre énoncé possible; il empêche en tout cas le lecteur de s'installer dans la sérénité qu'on peut éprouver quand on est "en pays de connaissance" avec un texte dont on pourrait anticiper le cours.

Les deux événements structurants du texte sont des événements de langage. Le texte est organisé "autour" de deux paroles qui jaillissent inopinément, l'une et l'autre rapportées au discours direct, et qui vont avoir des conséquences insoupçonnées. La première est une parole anonyme, décontextualisée : "avait dit quelqu'un" : qui? à qui? quand? à quel propos? etc ... C'est elle qui ouvre le texte: avant il n'y a rien, pas de récit, rien à raconter : elle est l'événement fondateur. Son absence de contexte lui donne un tour énigmatique, pas seulement pour l'enfant qui ignore la signification attachée au mot "presbytère", mais aussi pour le lecteur, de façon plus souterraine, qui ne peut qu'être intrigué par l'alliance du nom et de l'adjectif. L'enfant n'a jamais entendu le mot "presbytère" mais le lecteur n'a jamais rencontré (dans le langage! dans la réalité c'est autre chose!) de "gai presbytère". La seconde fait aussi irruption inopinément, et malgré l'annonce faite par la narratrice ("Une imprudence perdit tout.."), la surprise du lecteur est tout aussi grande. D'abord parce qu'aucun élément narratif ne vient préparer le surgissement de l'exclamation enfantine : "Maman! regarde le joli petit presbytère..." . On aurait pu imaginer une mise en contexte du type "Un jour en me promenant avec ma mère, je trouvai un joli petit escargot..." qui aurait inmanquablement ruiné l'effet de surprise à la lecture. Ensuite parce que le lecteur ne peut pas comprendre a priori en quoi cette parole si spontanée et si innocente peut avoir des conséquences aussi lourdes qu'annoncé ("Une imprudence perdit tout..") Ces deux paroles qui surgissent sans crier gare donnent l'impulsion nécessaire à la dynamique du récit; elles structurent le texte en deux moments successifs (sans qu'on sache combien de temps les sépare) dont elles sont le point de départ, l'origine. Deux "séismes" successifs dont on trouve ensuite les "répliques", l'onde de choc qui vient parcourir et modifier en profondeur la vie de l'enfant. Chaque partie traite d'ailleurs de façon très différente ces conséquences. Si dans le premier mouvement on voit l'enfant se débrouiller seule avec le mot et l'intégrer progressivement à son univers ludique, l'appriivoiser comme elle le ferait d'un petit animal sauvage, dans la seconde partie, il y a un vrai drame social, une confrontation traumatisante avec le monde adulte, avec le langage adulte, dans un dialogue heurté, tendu. L'enfant est d'abord "enrichie" de cette trouvaille dont elle fait un nouveau jouet, mais elle subit ensuite une "effraction", une "déception" qu'il lui faudra surmonter, en intégrant aussi non plus ce qu'elle a trouvé, chapardé clandestinement en écoutant une conversation de "grandes personnes", mais ce qu'on lui a imposé sans son accord ("Loin de moi l'idée de demander..."), à savoir le sens -unique!- du mot presbytère.

L'écriture du texte fait bien de lui une aventure dans l'espace du langage humain que la narration rétrospective à la première personne invite le lecteur à partager avec l'enfant. Cet espace est un monde vivant, déconcertant, où peut se vivre aussi bien l'émerveillement de la découverte ("le mot mystérieux", "un secret") que la frustration imposée par un ordre social totalement arbitraire. Heurs (heurts?) et bonheurs des mots..

2- Une expérience traumatique

Il s'agit bien, à travers un récit léger et anecdotique, de retracer une expérience d'apprentissage, et de quelque chose d'essentiel: la découverte de la "vraie" nature du langage comme institution sociale. C'est le passage, évidemment progressif, étalé dans le temps dans la vie réelle, que la littérature cristallise ici en un épisode unique. C'est l'accession à ce que l'on appelle couramment "l'âge de raison", ce qui fait que l'infans romain (étymologiquement : *celui qui ne parle pas*) devient un puer ou une puella, prenant au passage une identité sexuée qui lui donne un destin social. On passe donc d'un rapport ludique aux mots, qui sont pour le petit enfant des objets sonores, qu'il peut s'approprier comme tels ("j'avais recueilli le mot mystérieux" "je l'emportais..je le jetais.." "je ramassai le beau mot") à un rapport contraint : "appeler les choses par leur nom", où les mots sont des signes dont l'usage est socialement défini.

Or cette évolution "normale", à défaut d'être pleinement "naturelle" n'est nullement vécue comme une promotion, un enrichissement personnel mais au contraire comme une effraction, une mutilation ("lambeaux" "débris"). Paradoxalement, le fait d'apprendre que les mots sont des signes, qu'ils ont un signifiant et un signifié qu'on ne peut changer à sa guise, qu'ils ont un rapport précis aux référents du monde réel ("Un presbytère, voyons, c'est la maison du curé"), tout cela ne fait pas grandir l'enfant. Au contraire, elle, jusqu'alors si volubile et spontanée dans son rapport aux mots, devient aphasique : au lieu de proférer le mot ("je le jetais.."), elle le ravale dans sa gorge ("le joli petit presb...") et reste bouche bée ("...fermer la bouche quand tu ne parles pas"). La seule chose qu'elle puisse exprimer, c'est son incrédulité devant ce qu'on lui impose, le doute qui l'habite quand elle essaie de le rapporter à son univers familial : "Alors M. le curé Millot habite dans un presbytère?" Au lieu d'enrichir son rapport au monde comme il est censé le faire, l'apprentissage du langage la referme sur elle-même ("je serrai contre moi.."), et c'est la narratrice, avec le recul dont elle dispose, et non l'enfant, qui affirme que cette "imprudence perdit tout"

Le monde adulte apparaît alors comme fondamentalement hostile, dangereux, pour cette enfant solitaire. Elle vit cette épreuve dans une solitude absolue, malgré la présence de sa mère, qui n'a rien ici de maternel mais qui incarne de façon presque caricaturale la norme sociale, sans rien comprendre au "drame" que vit sa fille qu'elle désigne à la troisième personne : "cette enfant" (NB : Point de méthode : éviter, sans connaissance du contexte, toute extrapolation abusive . Toute l'oeuvre de Colette atteste au contraire d'un rapport profondément fusionnel avec sa mère, qui n'est pas maltraitante!!! Mais justement, ce n'est pas ici affaire de sentiments ni de personne, la loi sociale s'inscrit avec force et violence y compris dans les rapports affectifs les plus profonds) . Le langage adulte n'est pas explicitement rapporté à un énonciateur identifiable ("avait dit quelqu'un"), même quand c'est incontestablement celui de la mère : seuls les deux vocatifs (maman!) nous indiquent que c'est un échange de l'enfant avec sa mère. Mais rien n'interdit au fond d'imaginer qu'il y a d'autres "grandes personnes" qui cautionnent et partagent ce propos. Dans les propos de la mère tels que les rapporte le texte, ce n'est pas une mère qui s'adresse à sa fille c'est toute la norme sociale qui s'exprime sans aucune distance, en toute bonne conscience, parce qu'elle se revendique de la nature, de l'évidence, du bon sens (qui ne peut être qu'à sens unique) : "naturellement" "voyons" . Cette police des mots est aussi une police du corps (sans doute parce qu'on parle avec son corps). On apprend donc à tenir sa langue comme on apprend à se bien tenir, à tenir son corps : "Ferme ta bouche, respire par le nez..." . et cette discipline du corps se donne pour tout aussi naturelle et évidente que l'usage du langage : "naturellement, voyons!" . Cette conjonction surprenante souligne bien combien l'apprentissage d'un langage normé s'inscrit très profondément dans le reste de

l'apprentissage social, dont il constitue sans doute un élément essentiel, bien que beaucoup moins spectaculaire que celui des "bonnes "manières" .

Dans cette aventure toute intérieure, la spontanéité naturelle de l'enfant subit une vraie répression dont l'arbitraire et la brutalité, soigneusement masqués par le discours social, sont profondément ressentis par l'enfant et sautent aux yeux du lecteur.

3- Le langage et le jeu

A vous de jouer!